

Un épisode de la bataille du Matz : *les offensives allemande et française sur le plateau de Cuvilly, 9 - 13 juin 1918*

Bruno Jurkiewicz

Le 15 septembre 2007, devait être présenté le circuit des chars à Méry-la-Bataille et la parution de notre livre, "*Les chars français au combat*", est prévue en novembre prochain. Ces deux événements font référence à l'offensive des blindés français, le 11 juin 1918.

Pour commenter cette action, nous allons décrire la partie de la Bataille du Matz qui s'est déroulée du 9 au 13 juin sur le Plateau Picard et à l'ouest de Ressons-sur-Matz.

I) Le déclenchement de la bataille

Fin mai 1918, le haut commandement Français perçoit des préparatifs d'offensive allemande entre Montdidier et Noyon. Le 6 juin, des déserteurs venant de Rollot indiquent que l'attaque est pour bientôt. En effet, le 9 juin à 0 heure, celle-ci se déclenche.

Une nuée d'obus toxiques et fumigènes s'abat sur les lignes françaises. Tous les villages se trouvant à proximité, tels que Courcelles, Tricot, le Ployron, le Fretoy-Vaux, sont enveloppés d'une brume menaçante. Le bombardement dure jusque vers 3 heures, moment où l'infanterie allemande s'élance à l'assaut des premières tranchées.

Jean Charrois, artilleur au 8e R.A.C., raconte dans son *Carnet de route* cette journée, qui correspond au début de la bataille. Il est alors en position près de la voie ferrée Compiègne-Amiens, entre Ménévillers et Wacquemoulin :

"Minuit. Alors que nous dormons à la belle étoile, roulés dans nos manteaux, près du central de tir, nous sommes réveillés par un violent bombardement. Alerte aux batteries. Nous posons la ligne téléphonique reliant le groupe au colonel d'infanterie. Prêt à 1 heure du matin. Deux

bombes d'avions tombent aux alentours du PC. Mais nous travaillons en masque à gaz, car les Allemands ont bombardé à obus toxiques. De son côté, le sous-lieutenant Berthet avait été chargé de poser la ligne téléphonique reliant le groupe à un poste d'observation à gauche du village de Méry. Il est parti de nuit avec la voiture téléphonique. Le lieutenant Richard, de son côté, est parti avec son équipe de liaison rejoindre le 3e bataillon du 69e R.I., que notre groupe doit appuyer de ses feux et qui a pour mission de défendre le village de Méry. Vers 13 h 25, nous arrive la nouvelle que nous avons reformé nos lignes sur Courcelles. Les Allemands qui s'y étaient infiltrés sont prisonniers, plusieurs centaines, dont quatre officiers. Dans la fin de matinée, nous avons vu le sous-lieutenant Berthet revenu à notre PC avec la voiture téléphonique, les chevaux sont blessés, l'un d'eux a le

ventre ouvert, tel un cheval de corrida, tripes pendantes et son conducteur, qui a mis pied à terre, le soutient tant bien que mal. Berthet nous dit, qu'arrivé sur la route de Tricot et pris sous le bombardement, il a dû se replier, car il allait être enveloppé au poste d'observatoire avancé par les colonnes allemandes qui s'infiltraient dans nos lignes. Nos trois batteries tirent sans relâche sur la zone nord du bois du Merlier, où l'ennemi s'infiltré pour atteindre la ligne au nord de Méry. Nos caissons de ravitaillement en obus ne cessent de faire la navette depuis l'Aronde jusqu'aux batteries de tir».

La 36e Division française qui tient le secteur des villages cités plus haut est en difficulté. Les Allemands progressent par infiltration et encerclent les points de résistance. Vers 5 heures, le Fretoy et le Tronquoy sont dépassés. Le Ployron est abordé, mais résiste. Courcelles-Épayelles est envahi à 7 heures, puis rejeté par une contre-attaque du 49e R.I. de la 36e D.I. A gauche de ce dernier village, les Allemands sont aux abords de Tricot. Ils n'iront pas plus loin, rejetés par des éléments du 18e R.I. de la 169e D.I.

Du côté de Mortemer et Orvillers-Sorel, zone des 58e et 125e D.I., ce n'est guère réjouissant. Des combats ont lieu, très violents, qui voient le Grand Bois investi dès 7 heures. Les Allemands emploient aussi des chars A7V de l'Abteilung III, au nombre de cinq. Ils longent la route nationale 17 et brisent toutes les résistances. Ils atteignent le carrefour Méry - Resson - Cuvilly - Gournay-sur-Aronde. Puis les lourds mastodontes regagnent leur position vers Conchyles-Pots. Ces appareils souvent décriés ont, au cours de cette action, rempli totalement leur mission.

L'infanterie allemande conquiert Cuvilly vers huit

heures et tente l'attaque du parc du château de Séchelles. Celui-ci est défendu bec et ongles par le 295e R.I. de la 58e D.I. Cependant, malgré leurs efforts, ils doivent rendre les armes. Apparemment l'artillerie n'a pas joué son rôle. Plusieurs commandants de batteries de la 58e D.I. ont donné l'ordre, prématurément, de détruire leurs pièces. La confusion était telle que cette solution leur paraissait la meilleure. A gauche, la même chose se produit avec l'artillerie divisionnaire de la 36e D.I. Un rapport du 35e CA, daté du 12 juin, nous donne de plus amples informations :

" - 21e batterie du 287 (220 de tranchée) capitaine Lavallée, commandant.

Le capitaine commandant a fait sauter ses pièces, sur les renseignements reçus de fantassins et du colonel commandant le 259e Régiment d'Artillerie, qui annoncent l'occupation par l'ennemi de la ferme de la Mare et du bois Merlier. Conformément aux instructions reçues, le capitaine se serait mis, avec ses hommes, à la disposition du commandant d'infanterie, qui aurait répondu n'avoir pas besoin de ses services. Il a alors évacué la position. Cet officier a manqué de sang-froid. Le danger ne devait pas être bien pressant, puisque les hommes ont été emmenés, partie dans deux camions ; partie à pied. Les pièces ont pu être enlevées dans la soirée du 9 et n'étaient que légèrement détériorées. Par décision du général commandant le 35e corps d'armée, il a été infligé au capitaine Lavallée une punition de 30 jours d'arrêt de rigueur.

- 10e batterie du 7e Régiment d'Artillerie Portée (95) lieutenant Couriot commandant.

Après avoir tiré toutes ses munitions, le lieutenant Couriot a mis ses pièces hors service et abandonné sa batterie, sans ordre et sans rendre compte, en

apprenant par des fantassins l'approche de l'ennemi. Il a d'abord prétendu avoir reçu un ordre de son groupe à pied, alors qu'il ne s'agissait que d'un simple avis d'un commandant de batterie à pied du même groupe administratif que lui. En raison de l'abandon prématuré de ses canons, le lieutenant Couriot a été déféré devant un conseil de guerre par décision du général commandant le 35e corps d'armée."

En fin de matinée, les débris de la 58e D.I. stationnent à Lataule et à la ferme de Bellicourt. A droite, Resson-sur-Matz est pris. La 125e D.I. s'accroche à la partie sud de cette petite ville.

Dans l'après midi, de multiples attaques ont lieu entre le Ployron et Courcelles-Épayelles. Elles échouent toutes ; les soldats du 49e R.I. souffrent dans les ruines de ce dernier village mais résistent. Au nord de Tricot, deux compagnies du 39e RI de la 169e ainsi qu'une frange du 34e R.I. de la 36e D.I. attaquent en direction du Frétoy, vers 13 h 05. 400 prisonniers sont faits, des canons de 77 sont même ramenés en arrière.

La 18e D.I., installée sur la deuxième position de défense vers Lataule, recule devant les assauts répétés de l'infanterie allemande. Ce dernier village ainsi que le bois de Resson sont perdus.

En soirée, les premières maisons de Belloy, la ferme de la Garenne et Saint-Maur passent entre les mains ennemies.

Les derniers éléments valides de la 125e D.I., aidés par le 173e R.I. de la 126e D.I., se replient et s'installent derrière la rivière du Matz. Une brèche se forme en avant de Resson, dans le bois de cette localité et Marquéglise. De suite les Allemands s'engouffrent dans celle-ci et menacent cette dernière localité.



2. Artillerie française,
entre Moyenneville
et Hémévillers,
le 15 juin 1918

(Miroir de la guerre)



3. Un char Schneider
à Léglantiers

(ecpad)

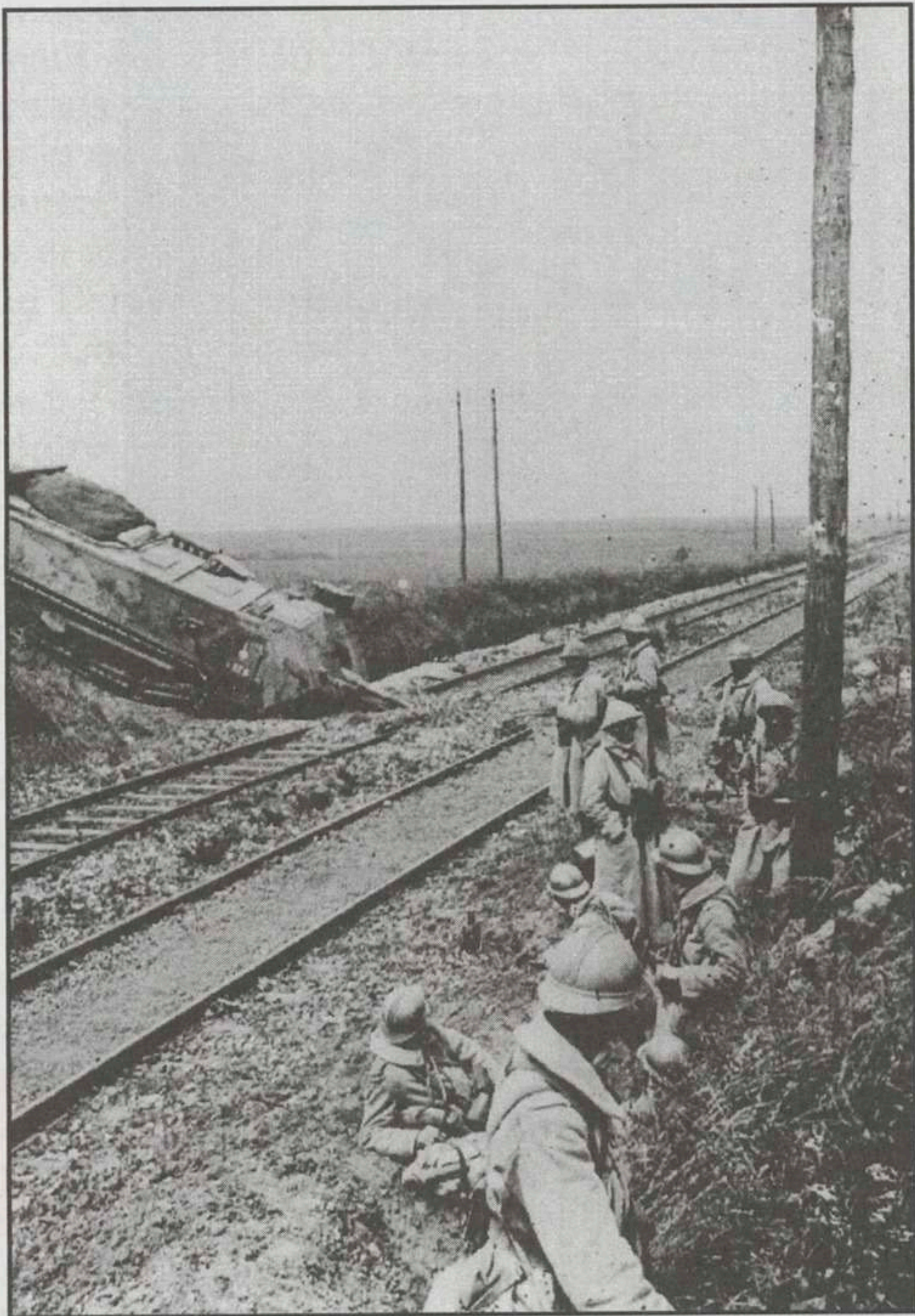


4. Char allemand A7V,
tombé dans un trou
près de Rollot
(Somme)

(Coll. Didier Guenaff)

5. Char Saint-Chamond endommagé, stationnant dans le bois de Pronleroy

(ecpad)



6. Char français Saint-Chamond de l'AS 37, traversant la voie ferrée Compiègne- Amiens près de Ménévillers

(Musée du wagon de l'Armistice)



7. Tirailleurs sénégalais après l'attaque près de Monchy-Humières

(ecpad)

II) La journée du 10 juin

La nuit du 9 au 10 juin se passe dans un calme relatif. Dans la matinée, les attaques continuent sur Courcelles-Épayelles, mais rien ne passe.

Dans l'historique du 26e R.I., une description du combat nous est ainsi fournie :

"C'est dans la nuit du 9 au 10 juin que le 26e R.I., après avoir campé dans les blés, derrière Ménévillers, s'avance à la rencontre de l'ennemi. Tandis que les 1e et 2e bataillons vont prendre position vers Wacquemoulin et la voie ferrée de Montdidier, le 3e s'avance vers Courcelles et Méry. Les compagnies marchent en avant, dans les blés, à l'inconnu, le ventre creux, exténuées de fatigue par la nuit précédente. Les kilomètres succèdent aux kilomètres. A trois heures, elles arrivent enfin dans un chemin creux ; il y en a partout entre Courcelles et Méry. A peine installées, un violent bombardement commence à sévir sur Courcelles et ses abords immédiats, puis l'ennemi déclenche son attaque. Le lieutenant Ascola, commandant de la 10e compagnie, est tué au milieu de ses hommes. Au point du jour, la 11e compagnie contre-attaque et reprend une tranchée que l'ennemi avait enlevée, fait des prisonniers et s'empare de deux mitrailleuses. A cinq heures du matin, les mitrailleuses allemandes envoient une grêle de balles. Si on se terre sous le sifflement, les obus viennent vous écraser ou vous enterrer vivant ; si le bombardement se ralentit ou s'allonge, c'est que l'ennemi attaque, c'est qu'il cherche à s'infiltrer dans nos groupes. Voilà les alternatives de toute cette journée du 10 juin. Chaque attaque ennemie est d'ailleurs suivie d'une contre-attaque de notre part. tués ou blessés, les commandants de compagnie se succèdent jusqu'à quatre fois dans une journée ; sept officiers

sur huit sont tombés. Les rangs s'éclaircissent d'heure en heure."

Les unités qui défendent Courcelles-Épayelles font preuve d'un grand courage, car leur situation est précaire. Méry est conquis vers 12 h. Les éléments du 69e R.I. évacuent les rues pour se reporter 200 mètres en arrière. A droite, Belloy est pris complètement. Les éléments de la 18e D.I. qui défendaient ce secteur subissent les attaques des *Strosstruppen* [troupes d'assaut]. Ils s'installent devant Wacquemoulin, sur les hauteurs au dessus de la ferme du Bout-du-Bois.

A la jonction de la 18e D.I. et 69e D.I., les Allemands percent et rejettent l'infanterie française sur les fermes de Portes et des Loges. En outre, Marquéglise est occupée entièrement.

Le scénario est identique pour l'après-midi, sauf pour Méry, dont une partie du village est reconquise par le 69e R.I. et le 4e BCP., vers 17 heures. La revue militaire française du 1er août 1925, par la plume du colonel de Ripert d'Alauzier, raconte cet épisode :

"17 heures, le 4e BCP. débouche de la crête à l'est de la voie ferrée. Il est en ordre parfait, comme à la manœuvre : deux compagnie de fusiliers voltigeurs en premier échelon, trois en deuxième échelon. Le temps est splendide, une compagnie de mitrailleuses répartie entre les compagnies de premier échelon, l'autre compagnie de mitrailleuses avec la compagnie de gauche du deuxième échelon. Le temps est splendide. Les maisons de Méry toutes blanches, se détachent nettement dans la lumière éclatante de cette fin de journée, sous la fumée de nos projectiles. Les mitrailleuses boches, installées à la lisière du village, font voler devant nous les tiges de coquelicots, mais leur tir est incertain et mal ajusté. La progression est rapide. Peu de

pertes. A 18 heures, Méry est atteint. Les chasseurs pénètrent dans le village par la route de Montgérain, tandis qu'à leur gauche les fantassins du 69e R.I. reprennent leur marche en direction de la chapelle de Méry, et vont donner la main au bataillon Dardelet qui a tenu ferme. A 19 heures, la résistance ennemie devient plus dure, à mesure que nous avançons à l'intérieur du village. Autour de l'église, le boche s'est barricadé et ne veut plus en démordre. Des incendies s'allument. C'est la guerre des rues. On lutte à la grenade et les pertes deviennent plus sévères."

Cette manœuvre empêche toutefois les Allemands de conquérir Ménévillers, qui devait tomber selon leur plan à ce moment de la journée.

La ferme de Portes détruite est capturée. Les Allemands s'approchent à moins d'un kilomètre de Gournay-sur-Aronde. Antheuil est abordé.

De ce côté, une nouvelle division arrive, il s'agit de la 12e Division qui va barrer l'Aronde.

Le général Fayolle, commandant du groupe d'armée de réserve, devant la situation, décide de rameuter des divisions inactives telles les 129e, 152e, 165e, 48e et 133e. Elles cantonnent, au soir du 10 juin, respectivement à Maignelay et Sains-Morainvillers pour la première, Ravenel et Vaumont pour la seconde ; la troisième se trouve à la Neuville-Roy et Lieuvillers ; l'avant dernière à Grandvillers-aux-Bois et la dernière à Bailleul-le-Soc et Noroy. En outre quatre groupements de chars, dont trois déjà dans la région depuis plusieurs semaines, vont participer à la reconquête. Toutes ces unités seront placées sous les ordres du général Mangin. Celui-ci rejoint Pronleroy dans la soirée. De là, il expédie ses ordres, qui sont de rejeter les Allemands par une contre-attaque sur leur flanc, qui part de Courcelles jusqu'à

Wacquemoulin. Seule la 133e Division reste en réserve dans les bois de Montigny, Montgérain et Léglantiers. Voici une partie des paroles prononcées à la veille de l'engagement au château de Pronleroy :

"l'opération de demain [11 juin] doit être la fin de la bataille défensive que nous menons depuis près de deux mois; elle doit marquer l'arrêt des Allemands, la reprise de l'offensive et aboutir au succès. Il faut que tout le monde le comprenne. Ce paragraphe de l'ordre sera porté à la connaissance de tous avant l'attaque."

III) La contre-attaque du 11 juin

Dans la matinée, le général Mangin visite les unités et déclare que jamais les troupes n'ont été si belles et si pleines d'entrain. La préparation d'artillerie commence à 10 h 30. Un tintamarre continu se perpétue de lignes en lignes. Canons de 105, 145 et 155 font pleuvoir un ouragan d'acier sur les Allemands terrés dans les villages nouvellement conquis. Cependant, l'artillerie ennemie n'est pas réduite au silence et se met aussi dans la danse. Surtout que la brume matinale se dissipe et voit apparaître les troupes d'attaque. Comble de malchance pour ceux-ci, nos canons de longue portée dissimulés à Cressonsacq, Rouvillers et Francières n'arrivent pas atteindre les observatoires allemands. Ils sont à limite de portée, Boulogne-la-Grasse et Conchyles-Pots sont hors d'atteinte des coups français.

Au nord, les éléments de la 169e D.I. et de la 36e D.I. déjà en place progressent vers le Frétoy et le Tronquoy. Toutefois ils sont arrêtés par les mitrailleuses allemandes très actives.

Passons maintenant à la contre-attaque, avec les quatre divisions massées de Maignelay

à Montiers. La 129e D.I., avec les chars Saint-Chamond de l'AS 33 et 36, franchit la voie ferrée près de Tricot. Il est 9 h 45. Bientôt Courcelles-Épayelles est en vue et même dépassé par les mastodontes et leurs accompagnateurs. Malheureusement pour eux, le terrain à cet endroit est en vue des canons allemands, qui détruisent nombre de chars et plantent les fantassins à terre. La progression est complètement interrompue. Les lignes ne bougeront plus dans ce secteur jusqu'au 10 août 1918.

Henri Desagneaux, capitaine du 359e R.I., nous livre ses états d'âmes dans son livre *Journal de Guerre*, paru chez Denoël en 1971 :

"A trois heures du matin, alors que les compagnies ont reconnu leurs emplacements, que les mitrailleurs sont en place, je reçois l'ordre de rejoindre immédiatement Maignelay et de prendre mes dispositions pour attaquer. A six heures, le bataillon est rassemblé sur la route de Maignelay. Aucun ordre, j'attends. A sept heures, le colonel me fait appeler. Il est très ému et paraît fatigué. Devant lui une carte. Du doigt, il m'explique que la division toute entière va se former à la voie ferrée vers Tricot et, à 9 h 45, se porter à l'attaque sur Courcelles et Mortemer-Grand Bois. 24 chars d'assaut nous prendront à Courcelles où se trouvent nos lignes ; la préparation d'artillerie doit durer une demi-heure. Le colonel paraît anéanti, incapable de tout. Peut-être est-ce parce que là, il ne sera pas dans son abri et devra nous accompagner ?

Il est 7 heures et demie. Le régiment quitte Maignelay. Les avions ennemis rayonnent au-dessus de nous, mais il y a du brouillard, ils peuvent nous voir. Cependant le temps passe et nous arrivons à la voie ferrée de Tricot. Les deux bataillons de tête sont là, massés derrière la voie du chemin de fer, en une inexplicable grouillade. Le colonel est

introuvable. Je marche au centre du bataillon avec le peloton de mitrailleurs, ma liaison, les téléphonistes pionniers, brancardiers et bombardiers. Le soleil s'est levé, il fait un temps superbe, la chaleur va être torride. Devant nous, des champs, rien que des champs, les blés sont hauts, on ne découvre que des épis dorés. Dans le lointain, à 3 ou kilomètres, le clocher de Courcelles se dresse dans un paysage verdoyant et, plus loin, la ligne des bois de Rollot, Mortemer, formant une masse sombre. Nous avons l'impression que, sitôt la voie ferrée franchie, nous serons en pleine vue de l'ennemi. Le terrain est plat comme un billard. Mais à peine avons-nous passé la voie ferrée, les premiers obus nous éclaboussent et, devant nous, les bataillons de tête sont en pleine fumée. L'ennemi a vu le mouvement, il tire de toutes ses pièces. Toute la plaine est aspergée de 105 et 150. Personne ne dit un mot, devant nous un barrage fait jaillir la terre en grandes gerbes de toutes sortes, comment pourrons nous passer ? Le soleil nous brûle de ses feux, les avions ennemis sont sur nous. C'est le feu et la fumée qui nous enveloppent, on se presse, on court presque pour franchir cette muraille. On se couche, on repart. Les M[inen] fusent de toutes parts, des hommes s'arrêtent tués ou blessés, il n'y a pas à s'arrêter, on va, on va, il faut passer coûte que coûte. On marche difficilement dans ces grands champs de blé, et maintenant, à tout moment, des blessés vont surgir. Ils sont abandonnés, là, dans les hautes herbes, sans secours. Tombés, les autres ont continué, eux sont restés sur place. Ceux qui peuvent marcher s'enfuient vers l'arrière; ceux qui sont blessés aux jambes, au ventre, ou plus grièvement se pansent en attendant des secours. Les retrouvera-t-on seulement dans ces champs immenses, couchés dans ces hauts blés? Combien vont finir de mourir

sans soins, pourrir sur place ! Bientôt le pays de Courcelles apparaît dans un tourbillon de fumée, dans un ouragan de feu. Des grappes de blessés surgissent de partout. Il est onze heures. Nous soufflons. Les tanks ne sont pas encore là. Et soudain c'est un cri : les chars d'assaut ! Ce sont de gros Saint-Chamond. Les voilà qui avancent, masses monumentales, sur la route en pleine lumière. Quel spectacle ! Les boches concentrent le feu de toutes leurs pièces sur eux. C'est un déluge de feu. Certains sont anéantis sur place. D'autres sont en flammes, d'autres titubent et cherchent à gagner la plaine pour sombrer un peu plus loin. D'autres encore parviennent à franchir les lignes pour aller mourir cent mètres en avant. En un quart d'heure, tout est fini. Ensuite seulement, nous examinons notre position ; nous sommes tombés dans un boyau où se trouvent des hommes du 49e R.I., du 39e R.I. et du 18e R.I.

Mais là devant nous, un flot noir : le boche attaque. Deux ou trois compagnies s'avancent baïonnette au canon. Une mitrailleuse en action, les fusils mitrailleurs, tirez, tous ici, feu ! Nom de dieu. Chacun a compris, toute ma liaison, les hommes que j'ai pu regrouper, moi-même, montés sur le parapet, nous tirons. Nous les voyons culbuter et bientôt revenir vers leur ligne à la débandade. Le temps marche. Midi. Une heure. A 16 heures, le clocher s'effondrera, le pays n'existera plus qu'à l'état de ruines."

IV) 11 juin, les autres divisions

De son côté, la 152e D.I. débouche des bois de Montgerain et passe la voie ferrée vers 10 heures, avec les chars Schneider des AS 1, 6, 10 et 15. Ceux-là mêmes qui stationnaient à Léglantiers depuis deux mois. Bientôt les obus tombent et la

sucrerie de Tricot perd le haut de sa cheminée. Ce qui reste de Méry, occupée par les Allemands, est repris par le 135e R.I., où le capitaine Ringwald s'illustre à la tête de son bataillon. Il est tué peu après. Les chars, quant à eux, dépassent le village et s'engagent au nord vers la chapelle. Bien peu en réchappent et ils sont détruits les uns après les autres près du bois du Merlier. Plus en sud en direction de Belloy, le même scénario se reproduit. Il faut dire que le terrain est complètement plat et les observateurs allemands, depuis les hauteurs de Boulogne-la-Grasse, voient l'évolution des blindés.

La 165e D.I. n'attend pas les chars et dépasse Ménévillers vers 11 heures. Le commandant de cette division, le général Caron, a préféré réserver ceux-ci pour rattraper l'infanterie vers 12 h 30. En effet, en raison de la situation de leur zone de rassemblement des appareils dans les bosquets de Saint-Martin-aux-Bois, ils avaient à évoluer en terrain découvert pour gagner les premières lignes. Ils risquaient d'alerter l'ennemi. L'infanterie a du mal à progresser et l'aide des chars des AS 37, 38 et 39, est d'une grande utilité. Vers 13 heures, le chemin de Méry à Wacquemoulin est dépassé. Belloy ainsi que la ferme de Bauchemont sont conquis vers 15 heures.

Plus au sud, dans les bois à l'ouest de Montiers, une activité fébrile se déroule. Les appareils des AS 32, 34 et 35 arrivant de Pronleroy et de Laneuvilleroy se préparent à monter au front. Ils s'engagent sur la route de Wacquemoulin puis tournent à gauche, à hauteur de la voie ferrée Compiègne-Amiens. Celle-ci est franchie vers 11 h 30. Avec l'infanterie de la 48e D.I., les plateaux au nord sont nettoyés. Toutefois Saint-Maur reste aux mains des Allemands. Il est 15 heures et la progression s'arrête. Les appareils sur ce terrain, beau-

coup escarpé que plus haut, n'ont connu que des pertes relatives. Les 18e D.I. et 69e D.I. aident elles aussi la 48e D.I. et s'installent au sud est de la cote 110. Par contre, vers Antheuil, une nouvelle attaque allemande est enrayée, non sans conséquence car la ferme de Portes est prise.

Au soir de cette journée, même si les objectifs n'ont pas été atteints, il y a lieu d'être satisfait. Les Allemands sont arrêtés et laissent 1000 prisonniers ainsi que plusieurs canons entre les mains françaises. D'autre part l'élan de leur offensive est brisé. Le général Mangin préconise une nouvelle offensive à l'est de Méry. Elle aura lieu à 3 h 30, le 12 juin.

V) Après le 11 juin, bilans

La nuit du 11 au 12 juin se passe dans le calme, lorsque vers 3 heures l'horizon s'embrase. L'artillerie française pilonne les lignes ennemies. La 129e D.I. débouche de Courcelles Épayelles mais ne progresse pratiquement pas. La 152e D.I. se déploie avec trois chars au nord-est de Méry. De violents corps à corps se déroulent au petit bois du Merlier.

Celui-ci est toutefois conquis puis déserté, quelques heures plus tard.

Vers Belloy la 165e D.I. attaque Lataule sans succès.

Les fantassins de la 48e D.I. attaquent eux aussi en direction de Saint-Maur, sans succès. Vers 9 h 30, ils repartent en compagnie de huit chars de l'AS 32. Les tirailleurs effectuent une percée qui permet de dégager Gournay-sur-Aronde. Trois chars restent cependant sur le carreau au nord de la route de cette localité, à Ressons-sur-Matz.

Le général Mangin prescrit une nouvelle attaque en soirée, mais il est désavoué par le haut com-

mandement. Il faut dire que les hommes sont exténués. La fatigue est grande et la résistance allemande est encore très forte. Une nouvelle action se déclenche le 13 juin. C'est de nouveau le bois du Merlier qui est désigné. Celui-ci est conquis par la 152e D.I. et évacué peu après, en raison de fortes contre-attaques ennemies en direction de Méry. Celles-ci sont toutes brisées. Ce bois ou ce qu'il en reste deviendra pendant deux mois la limite entre les deux protagonistes.

Au sud des fermes de Portes et des Loges, la 69e D.I. rectifie ses positions.

La bataille s'éteint et l'on va maintenant s'épier durant deux mois. Quelques coups de main de part et d'autres seront le lot quotidien des fantassins dans ce secteur jusqu'au 10 août 1918.

Il y eut en pertes humaines, durant ces quelques jours, 702 officiers et 24 840 hommes de troupes blessés, disparus ou tués, de Dompierre à Antheuil.

Bibliographie :

Le lecteur soucieux d'informations supplémentaires, peut se référer aux livres parus :

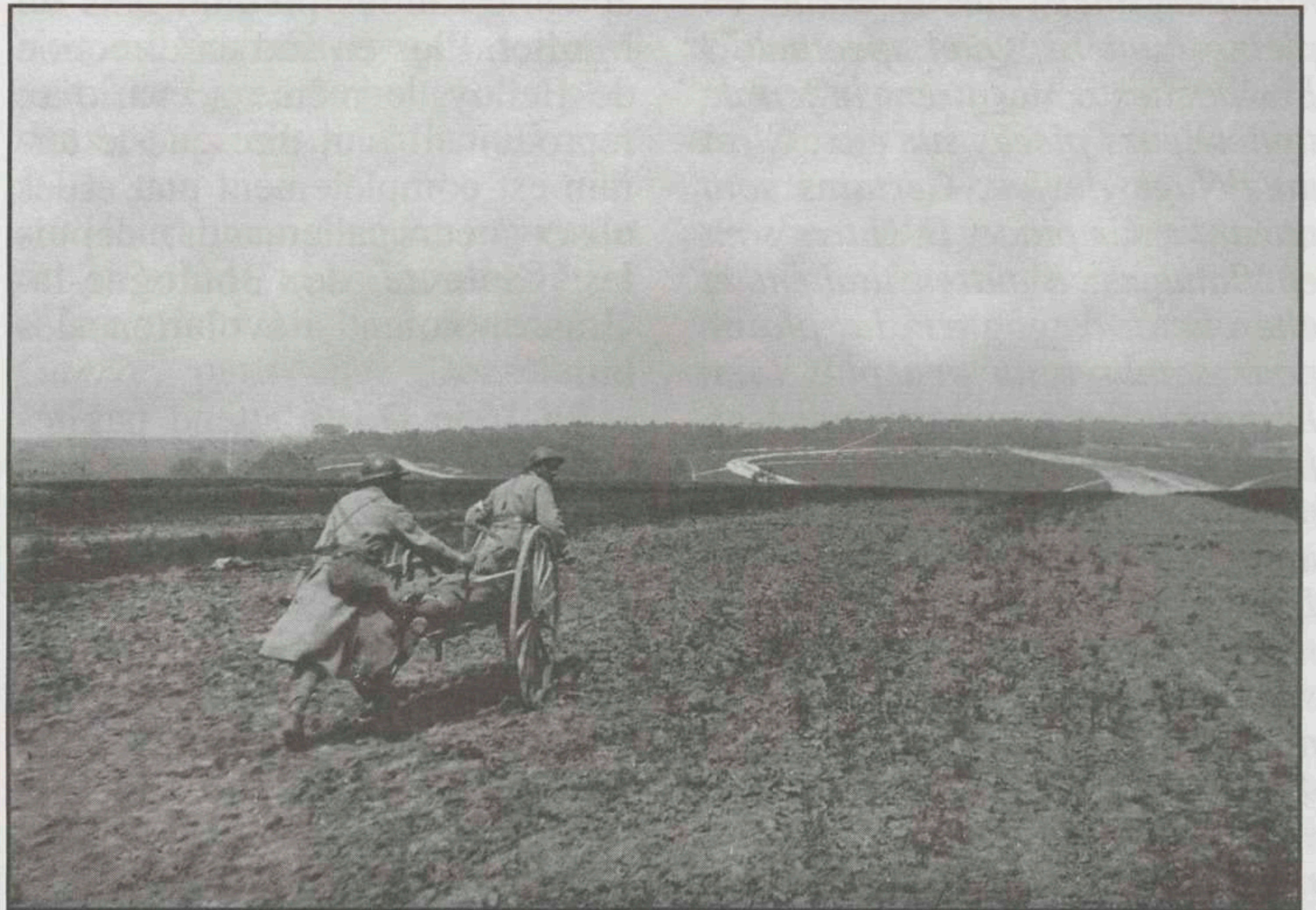
- Yves Buffetaut, Bruno Jurkiewicz, *La bataille du Matz* tome I, *Paris menacé* ; tome II, *11 juin 1918 : Mangin sauve Paris*, Collection «Un Jour de la Grande guerre», YSEC, Louviers, 2001, 160 p., 10,52 + 10,52 E.

- Bruno Jurkiewicz et Didier Guenaff, *Les chars de la victoire, 1918*, YSEC, Louviers, 2004, 144 p., 20 E.

Ces ouvrages peuvent être commandés en téléphonant au : 03. 44. 50. 21. 14. (répondeur).

Sources :

- *Armées françaises pendant la Grande Guerre.*
- Jean Charrois, *Carnets de route.*
- JMO, divers, Service Historique de la Défense, Vincennes
- Historique du 26ème R.I.
- *Revue militaire* du 1.08.1925
- Capitaine Desagneaux, *Journal de guerre*, Paris, Denoël, 1971.



8. Secours français sur le plateau de Neufvy-sur-Aronde - Belloy (ecpad)



9. Troupes montant au front après la bataille, vers Monchy-Humières (ecpad)